

Tout commence et tout finit par Noël

C'était il y a dix ans, quand je savais encore écrire. J'avais noté cela après que nous soyons allés à la soirée de Noël de notre village.

Je suis là, avec mon épouse, au coin d'un banc. On a enlevé notre veste en prévision du chaud qui emplira tantôt la salle alors que les derniers fidèles seront rentrés et qu'après une longue introduction, l'on aura allumé le sapin.

On est là comme on le fut depuis presque toujours le soir du 24 de décembre pour fêter Noël. Juste a-t-on manqué deux ou trois fêtes alors que la paresse ou la déprime nous avait interdit de participer à cette coutume villageoise immuable.

On regarde d'abord qui est là. On compte les têtes blanches connues qui sont désormais moins nombreuses que les autres, les inconnues. On regarde les enfants dont on ignore de quelle famille ils sont. Tous ou presque ont échappé à notre attention. Leur vie n'est pas la nôtre, nos chemins ne se croisent pas, juste de temps à autre les voit-on à la gare. Mais ils ne nous regardent pas. On ne représente aucun intérêt pour eux. Nous sommes déjà des fantômes, peuvent-ils croire, tandis que eux, ils vivent, et qu'en plus ils ont toute la vie devant eux. Alors que nous autres, n'en n'avons plus que des fragments à vivre. C'est un divorce complet entre deux générations, avec l'une entre deux où l'on repère de temps à autre une figure tout de même un peu plus connue.

Pour notre génération, ce n'est pas brillant, malgré qu'il s'agisse ici de Noël et que tout le monde, comme on le croyait autrefois, devrait être heureux. Heureux à pleurer, puisqu'on l'avait tant attendue, cette heure de lumière. Puisqu'on la considérait comme la plus belle de l'année. Pas brillant dis-je. Comme ils ont vieilli, comme ils me voient décrépit sans doute en compensation de ce jugement sans pitié. L'un, et c'est pourtant lui, on ne le reconnaît plus qu'à peine. Il a la figure méconnaissable. Le cancer sans doute qui le poursuit et peut-être l'achèvera. A moins qu'il ne s'en sorte, ce que bien sûr l'on ne peut que lui souhaiter. Le courage doit aussi avoir sa récompense. Pour l'heure ce n'est plus le même homme. C'est un fantôme de lui-même. Et celle-là, la plus jolie autrefois, à laquelle j'avais rêvé des nuits entières sans n'attendre rien d'elle, elle avait de si jolis cheveux, la voilà, sur ma droite dans l'autre rangée où nous n'allons jamais, non nous restons toujours dans celle de gauche. Elle est devenue vieille, très vieille, me dis-je, comme si elle avait du affronter un poids terribles depuis des décennies.

Je ne suis pas gai. Je le suis moins encore de sonder nos vies. Nos destinées. On n'est ainsi que de passage. Ces gens-là, mes concitoyens, le prouvent à l'évidence. D'autres nous ont précédés qui ne sont plus. Tous et toutes de ce village ont vécu en ces mêmes lieux, assis sur les mêmes bancs, à fouler le même plancher, à regarder le même plafond, à écouter les mêmes litanies, serais-je tenté de dire, auxquelles je ne crois pas, hélas. Alors à quoi ont-ils servi, s'agissait-il pour eux d'une œuvre grandiose à accomplir ? Quel fut leur rôle ? Simplement

de transmettre la vie et puis disparaître, déjà ? Et moi alors, pris au milieu de ce malström, serais-je comme eux tous doté d'une courte vie pour disparaître et pour qu'on ne se souvienne pas de moi ? J'aurais passé des dizaines de Noël sur trois générations dans cette église, et je devrais finir comme eux tous, elles toutes, disparu, oublié. Remplacé par ceux qui viendront et qui, eux, ne penseront même pas aux vieux qui les auront précédés. Qui ne verront que leur jeunesse, ou leur bonne santé, et qui ont de l'espoir. Voyez les lumières, Jésus, le récit biblique, les rois mages dans la nuit étoilée.

Ils ont allumé l'arbre, bougie par bougie, pas comme autrefois où un fil de coton conduisait de l'une à l'autre et que tout s'enflammait d'un coup. C'est lent. Mais on a le temps, mais les bougies illuminent maintenant la salle. Puis on fera à nouveau la lumière. Comme si cette magie ne pouvait être que de quelques instants.

Être comme les autres me dis-je. Passer. Sans laisser de trace. N'avoir fait que s'insérer dans un tout dont je ne fus qu'une cellule. Non, je ne peux me résoudre à cela. Je dois laisser une trace, absolument. Comment, alors que je n'ai qu'un seul moyen, l'écriture ? Car par moi-même, personnage insignifiant, que puis-je faire ? Je n'ai aucune célébrité quelconque, et puis d'ailleurs à quoi pourrait servir celle-ci. Je n'ai aucune fortune particulière. Je n'ai que mon pauvre corps qui se dégrade d'année en année. Avec l'impossibilité de ne jamais faire un coup d'éclat, si petit puisse-t-il être. Et d'ailleurs je ne le souhaite pas, puisque la discrétion est mon mode de vivre. Me reste juste l'écriture. Pour qui ? Je n'en sais rien. Mais l'écriture quand même. Tenez, au retour à la maison, ce soir, après la fête, je parlerai de Noël. Je ferai même plus que cela. Je retrouverai et assemblerai tout ce qui a trait à Noël, ce tout connu en nos enfances que je dirais bénies, puisqu'elles nous ont amenés à ce que nous sommes. Je prouverai que Noël est une fête bénie, malgré ce défaitisme, malgré ce doute permanent. Que Noël est vraiment la plus belle fête de l'année, toute illuminée, toute pleine d'espoir, qu'importe que cela soit dérisoire, toute heureuse pour chacun et chacune, et surtout pleine de ces retours sur son passé, sur ces soirées que l'on a vécues ici depuis tantôt trois quarts de siècle, et qui étaient véritablement d'un autre monde, celui où le mal n'existe plus.

J'ai toujours aimé Noël. Je ne dirais pas que j'attends cette fête tout le reste de l'année, mais c'est un peu ça. Tout particulièrement en novembre et décembre qui me semblent être les mois les plus beaux dans l'attente de cette célébration de la lumière.

Et puis voici que le 25 décembre a passé. Et que je retrouve ce 26 où les lumières de la fête déjà ont disparu. Alors tristement, j'ai la ferme impression que l'on a été floué quelque part. Que l'on nous a trahi. Que toutes ces promesses que l'on nous faisait hier et avant-hier, ont disparu, que personne ne les tiendra. O trahison ! On y avait cru. Et quelques heures après, l'on n'y croit plus. Que s'est-

il donc passé, quelle est cette force perverse qui, si l'on ne savait que trop bien que la vie reste toujours ordinaire, nous a tous anéantis.

Frédéric Lugrin, garde-champêtre et officier d'état-civil, Pomy, 2018..



Ô petite fille, aide-moi donc à espérer.